NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

68 N° 7 1946

Essai de folklore théologique

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 745 - 765

https://www.nrt.be/fr/articles/essai-de-folklore-theologique-3747

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

ESSAI DE FOLKLORE THEOLOGIQUE (1)

Aristote a écrit que la nature se manifeste dans les choses soudaines — *in repentinis* — et cet axiome a été très docilement répété depuis des siècles. Monsieur de la Palisse aurait sans doute traduit la même observation en langage plus simple et nous aurait dit que l'homme n'est jamais mieux lui-même que lorsqu'il est spontané. On pourrait bien chicaner quelque peu autour de ces belles évidences. Est-il tout à fait sûr que le second mouvement, celui qui réfléchit, qui contrôle et qui corrige, ne manifeste pas une nature plus profonde et donc plus authentiquement vraie ? Est-il bien sûr que le dadaïsme d'un premier brouillon exprime mieux ma pensée que la version revue, polie et définitive ? Et quand nous nous reprenons en main pour nous amender, est-il si évident que nous sommes infidèles à notre moi et que nous le falsifions ? Il suffit de poser ces questions pour faire douter de la valeur universelle de notre petit axiome. Le moi humain est infiniment plus complexe que ne le laissent entendre ces descriptions sommaires. Mais elles contiennent cependant un grain de vérité. La spontanéité d'un premier mouvement peut nous révéler un trait de caractère que la conduite contrôlée et réfléchie nous masque. Si elle ne manifeste pas nécessairement la vraie nature, elle éclaire au moins une de ses composantes, et cela suffit.

Je voudrais, dans ces limites, appliquer notre axiome à une petite enquête sur le parler spontané du peuple de chez nous, pour essayer

---

(1) On ne s'entend pas encore sur la nature même du folklore, que les Danois voudraient appeler folk-liv, et dans lequel ils engloberaient *toutes* les manifestations de la vie du peuple. Ce serait un peu vaste : depuis les pirogues jusqu'aux cuirassés ; depuis les cerfs-volants jusqu'aux Skymasters ; depuis la paillote ou la tente jusqu'aux gratte-ciel. La *Volkskunde* allemande est tout aussi énorme dans ses ambitions. Nous prendrons ici le mot folklore dans son acception primitive, tel qu'il a été lancé, il y a exactement cent ans par William John Thoms pour remplacer le terme ambigu de *Popular Antiquities* ; et nous ne considérons que le folklore oral ; laissant de côté tout ce qui relève des rites et des métiers (cfr K. Krohn, *Die folkloristische Arbeitsmethode*, Oslo, 1926 ; Alexander H. Krappe, *The Science of*

d'y découvrir ce qu'est son christianisme original, plus profond que les formules stéréotypées du catéchisme ou des livres de la prière officielle, les mêmes pour tous.

Je dis le « parler spontané », celui dont la source est bien authentiquement l'inspiration populaire et non pas les réminiscences des savants. Car, depuis le XVI[e] siècle, la langue française, comme presque toutes les langues de l'Europe occidentale, a vu tomber sur elle un déluge d'expressions, de formules, de proverbes, de métaphores, descendant en droite ligne de l'histoire gréco-romaine. Tout cela, ce sont des professeurs et des savants qui l'ont enseigné au bon peuple souvent illettré. C'est du bagage de cuistre et de pédant. Souvent le peuple n'y comprend rien du tout. Il répète ce qu'il a entendu, non parce qu'il y retrouve une expérience ou une émotion, mais parce que cela « fait riche » et vous a un petit air supérieur.

Par exemple, on envoie quelque chose « à l'œil droit de Philippe ». Pour les neuf dixièmes de ceux qui emploient l'expression, ce brave Philippe pourrait aussi bien s'appeler Gaston ou Honoré. Un démenti public, un gros refus, une bonne injure, tout cela s'en va à l'œil droit de Philippe, comme un coup de poing. Qui donc se préoccupe de savoir que pendant que Philippe de Macédoine, le père d'Alexandre, assiégeait Méthone, en Thrace, un certain Aster, bon archer, lui envoya dans l'œil une flèche — qui faillit le tuer d'ailleurs — et sur laquelle il avait écrit : « à l'œil droit de Philippe » ? Et de même : le point vulnérable d'un caractère ou d'une entreprise, c'est le talon d'Achille ; la besogne qu'il faut sans cesse reprendre parce qu'elle se défait toujours, c'est le rocher de Sisyphe, ou le tonneau des Danaïdes ou la toile de Pénélope : les conditions implacables et humiliantes d'un vainqueur, ce sont les fourches caudines ; les traîtres installés dans la place, avant d'être la cinquième colonne, étaient le cheval de Troie ; une malédiction dont on ne peut se débarrasser c'est la tunique de Nessus ; les besognes immenses dont on nous charge, ce sont les travaux d'Hercule... Il y a aussi la flèche du Parthe et le carquois de Cupidon ; il y a le lit de Procuste et les foudres de Jupiter ; et le supplice de Tantale ; et le nœud gordien ; et l'épée de Damoclès, et les écuries d'Augias, et la lanterne de Diogène, et le chant des sirènes, et l'eau du Léthé ; et l'énigme du sphinx ; et l'outre d'Éole, et le casque de Bélisaire, et les victoires à la Pyrrhus, et les terreurs paniques ; et Minerve qui sort tout armée de la tête de Jupiter, et les constructions cyclopéennes, et l'antre de Polyphème et celui de Trophonius ; et les délices de Capoue ; et les ciseaux des Parques ; et les voyages qui sont des odyssées, et les médecins qui sont des Esculapes ; et les vestales qui gardent le feu sacré ; et les oies du Capitole ; et la roche Tarpéienne ; et les satrapes, et les Béotiens ; et les bergers d'Arcadie ; et le désespoir de Didon ; et les ivresses de Bacchus, et le Parnasse, et les Furies et les

colères de Neptune, et la Diane chasseresse... etc..., etc... On n'en finirait pas ! Rien de tout cela ne nous intéresse aujourd'hui. Tout cela vient des livres : directement. Ce n'est pas du folklore, c'est de la littérature savante, qui n'a jamais fait corps avec la vie du peuple, et qui lui reste aussi étranger que les nymphes frileuses

...qui font tant de façons
Pour vivre à sec dans leurs cuvettes

au milieu du Parc de Versailles.

Je ne voudrais parler que d'une seule chose : les expressions populaires, spontanées, qui ont trait à la vie religieuse, dans le langage des pays où on parle le français. Il y en a bien d'autres, de ces expressions, empruntées à la vie de l'agriculteur, du chasseur, du commerçant, du juge, du gendarme, du percepteur fiscal ; mais il faut nous restreindre.

Et enfin, pour conclure ces préambules, nous ne parlerons pas, ou très peu, des œuvres littéraires, car il faudrait tout citer, depuis les fabliaux et le Pantagruel, jusqu'à Péguy et l'Otage de Claudel, en passant par Balzac, Anatole France, Alphonse Daudet et même Eugène Sue, Halévy, Dimier, Bernanos. Le curé de Cucugnan, l'abbé Constantin, Basile ou le Père Propiac ; la Tapisserie de sainte Geneviève ; Jeanne d'Arc ; l'Anneau d'améthyste, l'île sonnante ; le Juif errant... il y aurait des bibliothèques entières à citer, si nous voulions examiner les réactions que la vie religieuse a provoquées dans la littérature française. Les Provinciales de Pascal, ou la Profession de Foi du Vicaire Savoyard ; les Moines d'Occident ou l'Abbesse de Jouarre ; le Vert-Vert de Grasset ou le Bienheureux Toine Culot de Masson ; tout y passerait.

Nous allons simplement nous promener à travers le parler populaire. Après tout, malgré le préjugé courant, la littérature d'un peuple n'est pas toujours le reflet de sa vie réelle. Elle n'est, tout au plus, que le reflet de ses milieux littéraires, et ceux-ci sont loin d'être le miroir fidèle de la masse qui les entoure, et qui, elle, n'écrit rien et lit peu. Croire que l'écrivain est une sorte de mégaphone qui porte jusqu'aux confins du monde la voix de tout son peuple, c'est, je le crains, ignorer toutes les conditions du travail littéraire. Il faut le redire : l'homme de lettres suit son inspiration. Il ne garantit à personne qu'il va tracer des portraits ressemblants. Cela, c'est besogne de photographe, et encore ! Il se réserve le droit de décrire ses expériences personnelles, plus ou moins truquées, ou celles qu'il prête à des personnages disparus ou purement fictifs. Madame Bovary n'est pas du tout le type de la femme française ; ni Jocelyn celui du séminariste ordinaire, et il serait assez puéril de juger — comme on l'a fait parfois à l'étranger — toutes les familles françaises du Second Empire, d'après l'épopée des Rougon-Macquart. Tout est nécessairement déformé par l'écrivain. Cette déformation est la condi-

tion même de l'œuvre littéraire ; ce qui la distingue de l'histoire ou de la chronique et qui fait, de la littérature, un art et non une science. Nous voilà donc en route (2).

* * *

La vie religieuse des chrétiens est une chose assez complexe. Un des éléments sur lesquels elle s'appuie est un livre : la Bible, Ancien et Nouveau Testament. Le peuple va trouver là une source d'inspiration. Mais, remarquons-le tout de suite : jusqu'à la fin du XV^e^ et même pendant le XVI^e^ siècle, lire un livre est une occupation de luxe. Avant l'imprimerie, il n'y a que des manuscrits très rares et très coûteux ; et les premiers livres imprimés sont, comme les automobiles aujourd'hui, des objets précieux, réservés aux gens riches. La masse du peuple est d'ailleurs, à cette époque, solidement illettrée. Il n'y a qu'à compulser ce qui nous reste en Belgique de registres paroissiaux du XVIII^e^ siècle pour constater le nombre impressionnant de conjoints qui signent d'une croix leur certificat matrimonial. Cette masse chrétienne ne connaît de la Bible que ce qui en a passé dans le Missel et qu'on lui commente à la messe du dimanche, et aux offices de la Semaine sainte. C'est à travers le sermon qu'elle a accès au texte lui-même (3) ; et le sermon est populaire, parfois même au point d'être trivial, et de choquer nos goûts et nos susceptibilités (4).

---

(2) On ne peut recourir pour pareil travail à d'autres sources que l'enquête directe sur le parler populaire. Nous n'avons pas rencontré d'ouvrage qui ait recueilli les simples *expressions* religieuses véhiculées par la langue, et la série que nous en donnons ne vise pas à être complète. Par ailleurs, quand il s'agit des proverbes ou des adages, il existe des recueils précieux, depuis celui de Antoine Oudin, *Curiositez françaises,* 1640 ; de Philibert Joseph Le Roux, *Dictionnaire comique,* Amsterdam, 1718 ; de J. Pancoucke, *Dictionnaire des proverbes français,* Paris, 1749 ; de Fleury de Bellinghen, *Etymologie ou explication des proverbes français,* La Haye, réimprimé en 1665 sous le titre : *Les Illustres proverbes nouveaux et historiques...* Paris, 2 vol. ; du P. Charles Cahier, S. J., *Quelque six mille proverbes et aphorismes usuels,* Paris, 1856 ; de Le Roux de Lincy : *Le livre des proverbes français,* Paris, 1859, 2^e^ éd., 2 vols... jusqu'aux innombrables articles dispersés partout. Nous n'avons utilisé ces collections que pour authentiquer nos citations ; notre but n'étant pas du tout d'essayer une histoire des proverbes.

(3) Nous n'entrerons pas dans la question des sermons « macaroniques », c'est-à-dire des sermons prononcés dans un latin mélangé de français. Il nous semble impossible de souscrire aux conclusions de Hauréau, V. Le Clerc, Piaget, etc. ; et il nous paraît évident que, pour l'immense majorité des sermons prêchés au peuple, l'orateur employait la langue de ses auditeurs. C'est la thèse de Lanson, Langlois, etc.... à laquelle le beau travail de Joseph Nève sur Michel Menot est venu apporter une confirmation éclatante.

(4) Cfr p. ex., sans parler de Maillart, le P. Jean Raulin, professeur de théologie cependant et bon moine de Cluny, dans la confession de l'âne au chapitre convoqué par le lion : « quia stercoraverat claustrum fratrum... et quia cantaverat cum fratribus et cum eis melodiam fecerat » (*Itinerarium Paradisi.* Sermones de Poenitentia, Anvers, 1612, p. 88) ; ou la tactique du diable qui fait « declinare per omnes casus » le jeune homme innocent qui vient à Paris : « adhuc stat in recto, sed cadit in obliquum : in peccatum lu-

On prêche beaucoup d'ailleurs, même aux foires, aux noces, aux fêtes des saints, dans l'église et en plein air ; et le public interrompt quelquefois l'orateur.

Dans l'Ancien Testament l'imagination populaire a glané toute une gerbe d'expressions pittoresques qui font aujourd'hui partie du patrimoine de la langue française et que les croyants comme les incrédules emploient spontanément. Les femmes sont les filles d'Ève, et la glande thyroïde qui fait saillie dans la gorge, comme d'un gros morceau qu'on ne parvient pas à avaler, c'est la pomme d'Adam. Un pays, une demeure, où règne l'abondance et où tout le monde est heureux, c'est le Paradis terrestre plus encore que le pays de Cocagne. En revanche le goût de la tentation, c'est l'attrait du fruit défendu. Très sérieusement on nous avertit qu'il faut manger notre pain à la sueur de notre front : chose que tous les paysans comprenaient fort bien et pratiquaient chaque jour. Quand la pluie tombe à flots, c'est un déluge ; et les insouciants qui ne s'occupent pas du lendemain répètent gaillardement la phrase, devenue célèbre depuis la Pompadour mais qui était en usage bien avant elle : après nous le déluge !

Nous avons dit que le peuple avait pris son inspiration non pas directement dans le livre même de la Bible, mais dans le Missel. Et en effet le meurtre d'Abel par Caïn, qui ne figure pas dans le Missel, n'a pas fourni, que nous sachions, d'expression populaire ancienne, et il faut attendre Victor Hugo pour qu'

Avec ses enfants vêtus de peaux de bête
Caïn se décide à s'enfuir
de devant Jéhovah.

Cependant la même exclusive n'a pas régné partout ; et un vieillard presque centenaire sera un Mathusalem ; tout comme un chasseur est un Nemrod et une ville corrompue une Sodome. Une réunion bigarrée est une arche de Noë et si on s'y dispute sans se comprendre ce sera une Babel. L'homme trahi par les siens, c'est Joseph vendu par ses frères. Ce même Joseph qui résiste aux provocations malhonnêtes de la femme de Putiphar nous a légué une belle expression : pour dire que quelqu'un cède facilement aux charmes des tentations féminines, on assure tout bonnement « qu'il ne se fait pas déchirer le manteau ». Le dernier-né d'une famille, ou la moindre de nos préoccupations, c'est un Benjamin, ou le cadet, le benjamin de nos soucis. La vie facile, achetée au prix d'une servitude, ce sont les oignons d'Egypte ; et les malheurs qui s'abattent en cascade sur un pays ce sont les dix plaies d'Egypte. Le veau d'or est toujours de-

---

xuriae in genitivum ; et tunc dando meretricibus cadit in dativum... ; accusando et diffamando alios cadit in accusativum ; vocando alios in peccatum, cadit in vocativum ; ultimo cadit in ablativum, quia tales fiunt fures... » (ibid. 122). Ceci ne pouvait se donner qu'en latin.

bout, et on assure que les banquiers sont ses adorateurs. A distance nous entrevoyons la Terre Promise. Les géants sont des Goliath. Ce nigaud qui a conclu un marché de dupes a cédé tous ses droits pour un plat de lentilles. Un imbécile est un parfait Philistin ; et celui qui parle d'un ton doctoral et péremptoire s'imagine qu'il est la Loi et les Prophètes. Le pleurnicheur et le pessimiste nous ennuient avec leurs perpétuelles jérémiades. Quand nous entrons dans un groupe hostile ou dans une discussion féroce, nous descendons, comme Daniel, dans la fosse aux lions. Quand nous revenons d'un banquet opulent nous contons à nos amis que ce fut un festin de Balthasar ; et quand quelqu'un est tout à fait ruiné, il est pauvre comme Job.

Ce ne sont là que quelques exemples. A dessein nous ne parlerons pas des « noirs, fils maudits de Cham », parce que cette énorme sottise ne doit pas être portée au compte de l'imagination populaire. Elle est née dans l'esprit de quelques obscurs lettrés du XIX[e] siècle. Jamais auparavant on n'avait songé à cette étrange histoire, pour la bonne raison que Cham n'a pas été maudit par son père Noë et parce que les noirs ne sont pas les descendants de Cham. C'est Canaan, fils de Cham, qui reçoit la malédiction un peu inattendue de son grand-père ; et ses descendants ce sont les Cananéens que Josué se chargea d'exterminer pour leur prendre leur territoire.

Il va de soi que, si l'Ancien Testament fournit à l'imagination populaire des expressions et des symboles ([5]), le Nouveau Testament n'en reste pas moins pour nos chrétiens infiniment plus familier. Des épîtres des apôtres et même des Actes ils n'ont pas tiré grand'chose ; mais l'Evangile avec ses histoires et ses paraboles, l'Evangile commenté au prône et dont les scènes sont reproduites dans les vitraux ou peintes sur les murailles, est une source d'inspiration infiniment plus proche et plus abondante.

Le naïf qui admet les histoires les plus invraisemblables, avale tout comme parole d'Evangile. La femme qui pleure est une Madeleine ; l'homme ruiné est nu comme un petit saint Jean ; le jouvenceau qui se dérange est un prodigue. Quand nous ne savons pas pourquoi une maison est en fête, nous demandons en l'honneur de qui on a tué le veau gras, et quand nous rencontrons un illuminé, rempli de projets grandioses, nous disons poliment qu'il a une foi à transporter les montagnes. Une entreprise qui réussit au delà de nos espérances, c'est une pêche miraculeuse ; et nous ne songeons plus que nous employons strictement un mot d'évangile, quand nous disons d'un écrivain, d'un écolier, d'un artiste ou même d'un bateleur qu'il a du « talent ». Le mot « parler » ou « parole » n'est qu'une réduction de paraboler et parabole.

Lorsqu'on ne parvient pas à s'orienter dans les bureaux d'une ad-

(5) « S'escrimer avec les armes de Samson » c'est travailler fort avec une machoire d'âne. On le disait des imbéciles gros mangeurs.

ministration et qu'il faut courir d'un guichet à l'autre, on se plaint d'être renvoyé de Pilate à Hérode, ou de Caïphe à Pilate. Et c'est le même Pilate qui a fourni à tous les couards l'excuse facile : Moi, je m'en lave les mains. Tous nous connaissons cette manière hypocrite de trahir ses amis par des témoignages de sympathie : c'est le baiser de Judas ; et quand la trahison a pour motif un profit, nous parlons de trente deniers. Celui qui fait des promesses en l'air et se vante d'une science qu'il n'a pas, le vieux proverbe nous dit qu'il est comme saint Jean-Baptiste, qui donnait le baptême à tous, sans l'avoir reçu de personne. L'ami qui vient m'aider dans mon malheur est un bon Samaritain. Le bonhomme vertueux et dédaigneux est un parfait Pharisien. Le censeur imprudent s'occupe de découvrir un fétu dans l'œil de son voisin sans apercevoir la poutre qu'il a dans le sien. Nos infortunes ce sont nos croix ; tout comme les grandes entreprises d'enthousiasme sont des croisades. Nous avons parfois à gravir un calvaire ; à boire le calice jusqu'à la lie ; et la joie méchante associée au malheur d'autrui c'est celle de Barabbas à la Passion. Quand aux élections ou aux examens un bon nombre de candidats sont évincés, les élus sont au troisième ciel, et les autres parlent avec fureur d'un nouveau Massacre des Innocents. Nous courons à la recherche de la brebis perdue ; nous voulons rendre à César ce qui est à César ; nous crions les nouvelles sur les toits ; nous interdisons à nos critiques de nous jeter la première pierre ; nous ne voulons pas verser du vin nouveau dans des outres vieilles ; nous nous contenterions des miettes de la table ; nous nous réunissons en petits cénacles ; nous menons de grands sabbats ; et même quand nous parlons d'un lazaret, c'est encore un souvenir de l'Evangile.

Et nous ne disons rien ni des perles jetées aux pourceaux ; ni de ceux qui croient « avoir avalé le Saint-Esprit » ; ni des parfaits Nicodèmes, ni des fanfarons qu'on attend « au chant du coq » ; ni des pauvres d'esprit, ni des *Mater dolorosa,* ni des génies que l'on met stupidement sous le boisseau... etc.,... etc...

Cependant, il faut bien le remarquer, le christianisme n'est pas un livre ; il est une vie ; et une vie assez compliquée, avec une église, un clergé, un culte, des sacrements, des croyances et des rites. Tout cela entre à fond dans l'existence elle-même. Si la religion chrétienne n'était qu'une doctrine, elle ne nous fournirait que des réminiscences. Etant un coude à coude, une exigence pratique, elle est riche d'expériences subies, agréables et désagréables. C'est ici que nous pouvons surprendre la réaction spontanée du peuple, de cette foule bigarrée qu'on appelle en bloc le troupeau des fidèles.

L'Eglise catholique possède un clergé, et un clergé disposé en hiérarchie. Tout au sommet le Pape. Depuis le dernier pape d'Avignon (Grégoire IX retourne à Rome en 1376), le pontife suprême était

loin. On ne le voyait guère, mais on l'imaginait entouré de magnificence. Alors pour dire que quelqu'un qui n'a pas de valeur se prend pour un grand personnage, le peuple, en haussant les épaules, se bornait à remarquer : il se croit le premier moutardier du pape. Nos campagnards estiment que le morceau le plus succulent d'un poulet, c'est le croupion, et ils appellent encore ce morceau de choix : le nez du pape ; tout comme en Angleterre, chez les protestants eux-mêmes, la noix de graisse qui se trouve au centre d'un gigot de mouton bien tranché s'appelle « the Pope's eye » : l'œil du Pape. C'est sans doute en souvenir du grand schisme, et des conclaves interminables, que, lorsqu'on rencontre quelqu'un qui partage pleinement notre point de vue, nous lui répétons le vieil adage : à nous deux nous ferions un pape ! Quinteux comme la mule du pape ; il ne mange qu'à ses heures, comme la mule du pape, ne sont que des allusions à une légende bien connue.

Descendons d'un échelon dans la hiérarchie (6). Nous voici au milieu des évêques, des chanoines, des curés et des moines. Ceux-ci sont mêlés au peuple, mais durant tout l'ancien régime ils sont des privilégiés. On prendra sur eux — en l'exagérant quelquefois — la saine revanche de l'ironie : mais remarquons-le, cette ironie est presque toujours sans fiel et sans rancune. « Il ronfle comme un chanoine ; il est gras comme un moine ; il a reçu une grasse prébende ; il est réduit à la portion congrue » : tout cela est de l'emprunt direct à la vie du clergé, telle que chacun la voyait ou croyait la voir. Quand, pour signifier que quelqu'un a été l'objet d'une mesure disciplinaire, nous disons qu'il a été bien crossé ou bien chapitré, nous faisons allusion à la crosse de l'évêque et au chapitre des monastères. A un imprudent, qui hasarde des théories dangereuses, nous murmurons, en guise d'avertissement : Mon ami, vous sentez le fagot ; souvenir peu agréable des beaux jours de la Sainte Inquisition. Par comparaison avec la pauvreté de jadis, alliée aux vertus, et le luxe, associé à l'incompétence, le proverbe disait hardiment :

Evêque d'or, crosse de bois ;
Crosse d'or, évêque de bois.

On discute sur l'origine de l'expression : se battre de la chape à l'évêque, et qui s'emploie pour signifier que deux partis se chamaillent à propos d'une chose qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre.

La mitre épiscopale est évidemment ce qui frappait l'imagination populaire et, dans nos pays, on appelle mitre le chapeau des chemi-

(6) Fleury de Bellinghen (*op. cit.*, I, 148) voit une allusion aux cardinaux dans l'expression : opiniâtre comme un âne rouge. Mais cette explication est bien douteuse et il est dangereux de chercher des sens raisonnables à toutes ces couleurs ; la verte semonce ne se rattache pas au bois vert ; ni la peur bleue à l'azur ; et le rire jaune, la faim rouge ne sont sans doute aussi que des fantaisies.

nées par-dessus les toits ; tout comme les physiologistes ont vu une mitre dans une des valvules cardiaques.

La course aux bénéfices ecclésiastiques et leur collation souvent fort arbitraire ont inspiré ce dicton encore en usage : les chevaux courent les bénéfices et les ânes les attrapent. Je tombe chez un ami tout affairé, qui va de ses bagages à son téléphone et qui s'excuse en disant qu'il est « aux cent coups ». Il y a fort à parier que pas une personne sur mille qui emploient cette expression ne sait ce qu'elle signifie ni quelle est son origine. Ces cent coups nous viennent en droite ligne des monastères. Régulièrement, pour appeler les moines à l'office, la cloche donne trois « sons » : D'abord cinq minutes avant l'heure : les moines quittent leur cellule ou leur travail et se rassemblent dans le corridor du cloître. Puis, une minute avant l'heure : ce sont les cent coups, battus assez rapidement et qui théoriquement font la centaine. A la fin des cent coups, sans interruption, un coup plus fort : c'est celui de l'heure. La porte de l'église s'ouvre et le cortège y pénètre. Être aux cent coups, c'est donc n'avoir plus, pour se mettre en règle ou en ordre de marche, qu'une fraction de minute.

Les moines ont fourni une large contribution au folklore de la langue, surtout depuis la création au XIII[e] siècle des ordres mendiants : Franciscains et Dominicains ; de la réorganisation des Augustins et de la constitution des Béguinages. On rencontrait tous ces gens dans les villes et non plus seulement à l'intérieur des monastères. Leurs Tertiaires leur assuraient d'ailleurs un contact très large avec le peuple. Leur souvenir se retrouve jusque sur nos tables, et quand, en hiver, on nous sert des raisins secs, des noisettes, des amandes et des figues, ce plat s'appelle encore : les quatre mendiants, c'est-à-dire : les franciscains, les dominicains, les carmes et les augustins. Il est curieux de constater que le jacobinisme, qui dans tous les pays signifie la passion anticléricale, ait comme parrain dans le langage un ordre religieux et un apôtre : le premier couvent des Dominicains à Paris étant situé rue Saint-Jacques et ayant servi pendant la révolution aux réunions du fameux club.

Voyager dans la voiture de saint François ou sur la mule des Cordeliers, cela signifie aller à pied, parce que les Franciscains refusaient de voyager autrement ; et comme ces mêmes religieux vivaient très pauvrement, on dit aujourd'hui encore d'un homme très affamé ou très vorace, qu'il avalerait la marmite des Cordeliers. Les piliers de taverne boivent comme des Templiers, ou jurent comme des Templiers ; et l'expression vient de loin, puisque l'ordre des Templiers fut supprimé sous Philippe le Bel (1312) après que son dernier Grand Maître, Jacques de Molay, eut été brûlé vif par ordre du Roi Très Chrétien.

Les travers et les vices du clergé n'échappent pas à la satire populaire des dictons. Passer plusieurs choses par un seul *Fidelium*, c'est-

à-dire mettre en bloc ce qui devrait être traité en détail, est une allusion aux curés qui touchent les honoraires de plusieurs messes de Requiem et qui n'en disent qu'une, avec l'oraison : *Fidelium omnium...*

Ou encore, au lieu de répéter que l'enfer est pavé de bonnes intentions, on disait et on dit encore que « des couronnes (tonsures) de prêtres sont pavées les rues d'enfer ». Et il y a encore ce petit quatrain méchant

Le moine, le nonnain, la béguine
Sont fort pires que n'en ont la mine...

Tout le monde connaît le « Frère Jacques, dormez-vous ? » et le « Père capucin, confessez ma femme ». Mais ici ce ne sont plus de simples dictons et s'il fallait recueillir tous les couplets populaires au sujet des moines et des curés, depuis les anciens « goliards » jusqu'à Béranger, on en ferait de gros volumes.

Une capucinade, c'est un sermon grotesque, sans ordre et sans suite. Un « Praesta quaesumus » est un pauvre prêtre, qui n'a ni paroisse, ni prébende, ni abbaye, et qui n'a pour vivre que les honoraires de la messe.

Quand on n'attend pas les gens pour se mettre à table et dîner, on dit qu'on les attend comme les moines font l'abbé ; et, avant la réforme du calendrier par Grégoire XIII (1582) la fête de saint Antoine (17 janvier) marquant déjà une forte avance du lever du soleil, on disait : à la saint Antoine, les jours croissent le repas d'un moine.

Être étourdi comme au coup de matines ; ou « commencer matines par tousser et souper par boire » s'expliquent de soi, mais le « faute d'un point Martin perdit son âne » est une locution que beaucoup répètent sans bien l'entendre. On a d'ailleurs discuté sur son origine. Il semble probable que c'est l'histoire de l'abbé Martini, doyen d'Asello en Calabre qui a donné naissance au dicton. Il aurait fait graver sur la porte d'entrée de son église :

« Porta patens esto. Nulli claudatur honesto »

et le tailleur de pierre avait placé le point après « nulli ». On le priva de son église et il se consola en achevant le distique

« Pro solo puncto caruit Martinus Asello ».

Les religieuses ont été moins exploitées par la verve populaire que les moines. Il y a bien l'expression « bavarde comme une nonnette » ; et la curieuse qui joue le rôle de la Sœur Écoute ; et encore (car il faut tout dire) ce plat très spécial, fait de pâte légère, et soufflée en petits beignets aériens et qu'on appelle d'un nom passablement gaulois. C'est à peu près tout.

Mais la vie chrétienne ne consiste pas uniquement à obéir à un clergé, à faire « carême-prenant avec sa femme et carême avec son

curé ». Il y a les saints à vénérer, les fêtes à célébrer, les dogmes à croire, les sacrements à recevoir, le diable à esquiver, les pénitences à faire, le prochain à supporter, le ciel à gagner...

Ah ! les bons saints populaires ! C'est eux qui rythment l'année. On paiera à la Saint-Jean d'été (24 juin) ou à la Saint-Jean d'hiver (27 décembre). On paiera à Pâques ou à la Trinité. A la Saint-Remy (1er oct.) tous les perdreaux sont des perdrix.

« S'il pleut à Sainte-Pétronille (31 mai)
Elle est quarante jours à sécher ses guenilles ».

Saint-Médard est un grand... pleurard ; mais saint Urbain, qu'on appelle Erbinet ne vaut pas mieux (25 mai) :

Car Erbinet, quand il s'y met,
Il vous casse le robinet.

A Saint Barnabé (11 juin) la faux au pré, car « la gerbe retourne à l'abbé » ; allusion à la dîme.

Le bonhomme que la chance favorise a trouvé « la fève au gâteau » (Fête des Rois, 6 janvier). Etre roi de la fève, c'est jouir d'une prospérité ou d'une gloire toute factice et passagère. Deux inséparables, c'est saint Roch et son chien ; et comme ce même saint Roch est toujours représenté coiffé d'un vaste couvre-chef à bords immenses, pour indiquer que quelqu'un est abondamment pourvu d'une chose, on dit qu'il est « comme saint Roch en chapeau ». Creuser un trou pour en combler un autre, c'est décoiffer saint Pierre pour coiffer saint Paul ; et lorsqu'après avoir servi du bon vin on nous en offre du médiocre le peuple de chez nous déclare que l'on met saint Pierre au-dessus du Bon Dieu. La prude, qui prend des airs scandalisés, est une sainte Nitouche. Celui qui se démène et vocifère, on le prendrait pour saint Laurent sur son gril ; et la pluie d'étoiles filantes qui zèbrent le ciel entre le 9 et le 12 août, et que les astronomes déclarent être les restes d'une comète pulvérisée : ces étoiles sont pour nos campagnards les larmes de saint Laurent (10 août).

Une autre date populaire dans notre Europe occidentale c'est la Saint-Martin (11 nov.). Elle marque le début du grand hiver et la fin des travaux champêtres. On tue les cochons qu'on juge inutile de nourrir à l'étable pendant la saison des grands froids, et on y va de copieuses libations. Aussi pour indiquer qu'un brave homme est un peu gris, on dit tout simplement qu'il a bien servi saint Martin, ou qu'il a « fait la Saint-Martin » ; et lorsqu'après une période de prospérité facile, la ruine ou l'échec surviennent soudain, la vieille sagesse des campagnards résume toute une philosophie dans ce dicton un peu cru : « à chaque cochon vient la Saint-Martin ». Les chasseurs aiment à exagérer leurs exploits. Aussi on dira d'un hâbleur : « Il est de la confrérie de saint Hubert ; il n'enrage pas pour mentir ». Saint Hubert patron des chasseurs étant aussi le guérisseur des enragés.

Les fleurs elles-mêmes et les fruits sont nommés d'après le bon saint dont la fête coïncide avec leur éclosion ou leur maturité. Nous avons la Pâquette, ou Grande Marguerite (*Pyrethrum Leucanthemum*) ; et sa petite sœur qui lui ressemble et qui sera la Pâquerette (*Bellis Perennis*). Une orchidée, l'*Orchis morio* qui envahit les prairies au mois de mai, c'est la Pentecôte. Il y a aussi le soulier de Notre-Dame, dont les botanistes, toujours un peu païens, ont fait le *Cypripedium Calceolus*, c'est-à-dire le Soulier de Vénus. Il y a la pantoufle de Notre-Dame, qui est l'*Antirrhinum maius* ou Gueule de lion. Il y a le gant de Notre-Dame, qui est l'ancolie (*Aquilegia vulgaris*). Il y a l'herbe de saint Etienne, qui pousse dans les bosquets, et que nos botanistes ont cru malin d'appeler *Circaea lutetiana* ; remplaçant le nom du premier martyr par celui de la sorcière, qui, dans l'Odyssée, change en pourceaux les compagnons d'Ulysse. Il y a le marron d'Inde, fermé de partout, sans trace de fente ou d'ouverture et qui est le cœur de saint Thomas. La botanique en a fait la châtaigne des chevaux (*Aesculus hippocastanum*), mais je voudrais bien connaître le cheval qui en a jamais mangé. Et la Véronique, et la Catherinette, et la Célestine, et l'herbe de la Saint-Jean, qui est le millepertuis (*Hypericum perforatum*) ! Le clergé revient dans la flore avec le Bonnet de Prêtre (*Evonymus Europaea*) et l'Ancien Testament aussi avec le sceau de Salomon (*Polygonatum officinale*).

Nous dégustons parfois cette poire excellente qui s'appelle un « Bon chrétien ». Elle a toute une histoire. Elle a été amenée en France par saint François de Paule, le confesseur du terrible Louis XI. Le roi avait surnommé son confesseur le bon chrétien. Le nom resta au fruit ; tout comme le Saint-Michel est une poire d'automne (29 sept.).

Les saisons elles-mêmes, les variations de la température, sont liées au calendrier liturgique. Dans la première quinzaine de mai, il n'est pas rare d'assister à un brusque retour de gelée et cette gelée est désastreuse pour les vergers en fleurs. C'est la faute des saints de glace : Pancrace et Boniface (12 et 14 mai) ; comme le beau temps de la mi-octobre sera l'été de sainte Thérèse (15 octobre).

Les infortunes et les maladies ont, elles aussi, leur saint protecteur ou guérisseur. A 25 ans, une fille non-mariée coiffe sainte Catherine ; mais elle peut encore invoquer saint Nicolas qui « marie les filles avec les gas ». La chorée est le mal de saint Gui ; l'hydropisie le mal de saint Quentin ; le rhumatisme le mal de saint Druon, l'érysipèle est disputé par sainte Geneviève, saint Firmin et saint Germain ; le mal de gorge relève de saint Blaise ; le mal de saint Fiacre ce sont les hémorrhoïdes ; la folie c'est la colique de saint Mathurin ; le mal de dents est pour sainte Apolline ; la lèpre est le mal de saint Lazare ; l'ivresse le mal de saint Martin, et tout naturellement saint Maclou est le guérisseur des furoncles.

A côté des saints patrons, il faut faire une place aux bons anges et surtout aux mauvais. De ces derniers le seul qui compte est le diable et il est extraordinairement populaire. Les anges ne nous ont fourni que peu de locutions proverbiales. Un ami compatissant, un conseiller désintéressé, c'est un bon ange. Quand un imbécile rit tout seul, sans que personne ne sache pourquoi, nous disons qu'il rit aux anges. Quand on nous annonce une excellente nouvelle, nous « sommes aux anges », et quand à la fin d'un banquet, tous les toasts terminés, quelqu'un se lève pour porter la santé d'un inconnu, on dit qu'il « boit aux anges » ; ce qui est un excellent prétexte à une rasade supplémentaire. Et lorsqu'au milieu d'une conversation animée survient tout à coup un intervalle de silence un peu gênant, il se trouve toujours quelqu'un pour le rompre en disant « qu'un ange a passé ». Il y a bien aussi le petit vocable affectueux adressé aux enfants : « mon chérubin » et l'excuse que se donnent les gens irritables, après s'être fâchés contre un subalterne : « il ferait perdre la patience à un ange » ; mais tout cela est assez ordinaire.

Quand il s'agit du diable le langage devient pittoresque. Avec le diable on doit ruser ; on doit lutter. Il y a un élément dramatique, comique même, qui se fait jour, qui nourrit la verve et stimule l'intérêt. Aussi le diable a envahi le langage et ce diable n'est pas toujours très conforme à celui de l'orthodoxie. Il est marié ; il a des enfants. Quand le soleil luit et qu'en même temps la pluie tombe le peuple dit que le diable bat sa femme et marie sa fille. Jadis au temps où l'électricité n'avait pas encore remplacé la chandelle et les mouchettes, le maladroit qui, pour couper le bout de la mèche déjà consumée, s'y prenait de travers, coupait trop ras et éteignait tout, entendait dans l'obscurité le rire de ses compagnons et leur exclamation : « Tu mouches la chandelle comme le diable mouche sa mère », c'est-à-dire en lui arrachant le nez (7). Une difficulté insurmontable, c'est le diable à confesser. Celui qui n'a jamais un sou vaillant a logé le diable dans sa bourse ; et celui qui recourt aux derniers expédients, tire le diable par la queue. Quand on parle du diable, on voit sa queue. Là où les savants et les académiciens parlent d'un agité en l'appelant un énergumène, le bon peuple dit avec infiniment plus de pittoresque qu'il se démène comme un diable dans un bénitier. « Allez au diable, à tous les diables ; que le diable t'emporte ! C'est une difficulté de tous les diables ; le diable est aux vaches ; le diable lui-même s'y perdrait ; il a le diable au corps ; il va un train ou il fait un vacarme de tous les diables ; c'est un train d'enfer, un tapage infernal. Il fait le diable à quatre ; il avalerait le diable avec ses

(7) Ici encore Fleury de Bellinghen (*op. cit.*, p. 198) cherche une explication historique et nous parle, sans précision aucune, d'un scélérat nommé Le Diable, qui aurait au moment d'être exécuté embrassé sa mère en lui arrachant le nez avec les dents. Le Roux de Lincy (*op. cit.*, 2e vol., p. 50) reproduit cette explication invraisemblable.

cornes ; il a vendu son âme au diable. Que diable voulez-vous qu'on vous dise? Le diable n'y verrait goutte. Il ment comme un démon. C'est un suppôt de Satan. Il est noir comme un diable... Il fait un temps de tous les diables. »

Par ailleurs ce diable si terrible n'est pas sans charmes. Comme tous les coquins, il suscite même des sympathies. « C'est un bon petit diable ; un amour de diablotin ». Pour dire que souvent on exagère à plaisir, par la calomnie, les défauts ou les torts de ses ennemis, nos vieux paysans se bornent à remarquer que le diable n'est pas aussi noir qu'on le peint ; et pour faire entendre que la tentation est séductrice, pour expliquer qu'une fille rangée épouse un noceur amiable, les mêmes paysans énoncent philosophiquement cet axiome : le diable était beau quand il était jeune. Après une vie scandaleuse, voici un converti qui se met à prêcher la morale et prend des airs dévots. C'est bien simple : quand le diable est vieux, il se fait ermite. D'ailleurs, si le diable sait tant de choses, ce n'est pas parce qu'il est diable, mais parce qu'il est vieux.

Nous continuons à parler de la foi du charbonnier, sans trop savoir ce que l'expression signifie. La foi du charbonnier, c'est, d'après nous, la crédulité aveugle qui ne demande pas de motifs. C'est comme une preuve de sottise, ou tout au moins de naïveté. La foi du charbonnier, c'est la foi des simples. Historiquement l'expression a un tout autre sens. Nous en trouvons toute la genèse dans les vieux sermonnaires (8). Voici la légende. Un charbonnier, c'est-à-dire non pas un mineur ni un marchand de charbon, mais un forestier qui prépare le charbon de bois ; un charbonnier donc était à sa besogne. On sait que celle-ci demande à être surveillée d'assez près, sinon le bois flambe et il ne reste que des cendres. Le charbonnier à son travail vit s'approcher un personnage énigmatique ; et avec ce flair spécial des illettrés il devina que ce promeneur suspect n'était autre que le diable. Ce dernier lui posa la grande question : « Que crois-tu en fait de religion? ». — « Moi, dit le charbonnier sans se retourner et sans sourciller, je crois exactement tout ce que l'Eglise enseigne ».

— « Fort bien, reprit le tentateur, et qu'est-ce que l'Eglise enseigne? »

— « Ce qu'elle enseigne? Elle enseigne exactement ce que je crois ».

La conversation s'arrêta. Le travail n'avait pas été interrompu, et le diable avait disparu. C'est cela la foi du charbonnier : un bon tour de paysan madré, qui refuse de se laisser distraire, évite une discussion inutile et se délivre d'un importun. C'est une manière de se rouler en boule pour ne pas donner prise aux curieux et aux indiscrets.

---

(8) Avec des variantes naturellement, Raulin (*Doctrinale de triplici morte*, Anvers, 1612, p. 64) l'attribue non pas à un charbonnier mais à un « magnus doctor » et il la tire de S. Antonin de Florence, docteur de l'Eglise.

Car le diable est malin, c'est-à-dire aussi finaud que mauvais, et il semble bien que ce soit à son sujet que la langue française ait commencé à mettre ces deux sens bien différents dans le même vocable. Reprocher à quelqu'un de n'être pas assez malin, et le mettre en garde « contre les embûches du malin », ce n'est peut-être pas très logique et ce n'est certainement pas très lumineux. Ce vieux Malin il faut toujours s'en défier, mais surtout à certains moments décisifs, car

« au mariage et à la mort
le diable fait son effort ».

Dans la vie chrétienne, il y a les observances et les manquements aux observances : les péchés. Une femme peu gracieuse est « laide comme le péché mortel » ; et un petit travers qu'on n'abandonne pas et qu'on cajole même un peu est un « péché mignon ». Nous savons bien qu'à tout péché miséricorde, bien que la formule soit prodigieusement étonnante ; mais le bon peuple a des expressions autrement rudes quand il parle du péché. Il vous dira qu'une chose est « sale comme une oreille de curé », parce que dans cette oreille les pénitents ont déposé toutes leurs souillures. Avant de me confier un secret, l'ami m'avertit : « Je vous le dis comme à confesse » ; et à l'hypocrite qui paraît la vertu même « on donnerait le Bon Dieu sans confession ». Celui qui révèle à ses ennemis ses propres embarras se confesse au diable, ou bien c'est la poule qui se confesse au renard, ou la souris au chat. Du vin, fort coupé d'eau, c'est du vin baptisé. Les troupes qui montent en ligne pour la première fois reçoivent le baptême du feu ; et quand quelqu'un est irrémédiablement obtus, c'est qu'on a oublié le sel à son baptême.

Le jeûne intéressait tout le monde. « Si tu veux trouver le Carême court, fais une dette payable à Pâques ». L'homme pâle, malade, affligé, a une mine de carême. L'hésitant qui ne veut pas se compromettre, et qui est de tous les partis sans s'engager à aucun, n'est ni chair ni poisson. Celui qui entreprend une affaire mal à propos se fait poissonnier le jour de Pâques. Les choses qui tombent juste à point arrivent comme marée en carême ; car

en Carême est de saison
la marée et le sermon.

Remarquons bien que le peuple n'a pas plaisanté sur l'Eucharistie, ni sur l'Extrême-Onction. On dit bien d'un bonhomme solennel qu'il porte sa tête comme un Saint-Sacrement, mais il n'y a là aucune irrévérence. En revanche, quand un discours est ennuyeux et n'en finit pas, on dit qu'il est long comme un prêche, condensant dans cette brève formule l'expérience séculaire des chrétiens. L'office religieux nous a fourni toute une pléiade d'expressions comiques. « C'est toujours la même antienne ; c'est une kyrielle de noms ; une litanie de griefs ; un chapelet de doléances. Je bats ma coulpe ; mon *mea cul-*

pa ; j'ai tout supporté depuis *Miserere* jusqu'à *Vitulos* (9). Celui qui fait à la fois tous les métiers, c'était, avant Maître Jacques, le curé Martin qui chante et qui répond ; et quand, après avoir lancé des injures, nous nous plaignons d'en recevoir, le proverbe nous avertit que le moine répond comme l'abbé chante. Ceux qui prétextent un voyage pour ne pas assister à la messe du dimanche s'en vont chercher les « pardons de saint Trottin » ; et ceux qui bavardent à l'église invoquent saint Caquet et saint Babil.

Je dois une fière chandelle ou un bon cierge à ceux qui me rendent un service signalé. Quand je suis embarrassé, je ne sais plus à quel saint me vouer. L'employé ou le domestique qui flatte les caprices de son maître s'excuse en disant : comme on connaît les saints on les honore. Pour justifier la défiance à l'égard des nouveautés bruyantes, le peuple assure qu'il n'est miracle que de vieux saints ; et pour dépeindre le prétentieux déchu, il ajoute : c'est un pauvre saint, qui ne guérit de rien. On sait d'ailleurs qu'il vaut mieux parler à Dieu qu'à ses saints, c'est-à-dire au Maître plus qu'à ses officiers.

L'eau bénite a toujours été très populaire. L'eau bénite de cave, c'est le vin ; comme le vin de la Vierge Marie est le lait. Les dévotes sont des grenouilles de bénitier ; et les gens prodigues de paroles creuses et aimables sont des donneurs d'eau bénite. Il y a même la fameuse eau bénite de cour qui signifie les compliments sans valeur et les promesses qu'on est décidé à ne pas tenir. Très bizarre cette eau bénite de cour ! On continue à employer l'expression sans rien comprendre à son origine. Il n'y a guère d'eau bénite particulière pour les cours des princes ; et même rarement de l'eau bénite ordinaire. Aussi bien ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher. A la Cour de France, comme à celle d'Espagne, l'étiquette voulait qu'un courtisan ou un serviteur recevant une réprimande ou une marque de défaveur, accusât le coup en disant poliment, comme s'il était ravi : « ô bénigne. Quelle bonté ». C'était l'*ô bénigne* de la cour. Les vieux dictionnaires la citent encore. L'expression un peu alambiquée, une fois descendue dans la foule, qui ignorait toute cette étiquette, devint tout naturellement notre eau bénite de cour. Elle n'a rien du tout d'ecclésiastique.

Par contre l'église elle-même, l'édifice du culte est chose réelle avec tous ceux qui sont dedans ou autour. Et nous aurons l'esprit de clocher, qui ne voit rien au delà des intérêts locaux ; les gens très pieux qui sont des piliers d'église ; les gens misérables, pauvres comme des rats d'église ; les vaniteux qui se croient le coq du clocher ; et aussi la merveilleuse excuse que présente le brave homme auquel on impose des tâches incompatibles : on ne peut pas en même temps sonner les cloches et suivre la procession. Pour annoncer une

(9) Le premier et le dernier mot du Psaume 50 de la Vulgate.

bonne nouvelle, il faudra sonner la grosse cloche. Quand on donnait le fouet à un enfant on disait : c'est fête en sa paroisse, on y carillonne. Les donneurs de bons avis, qui ne pratiquent pas ce qu'ils conseillent, sont comme les cloches qui appellent à tous les offices et ne vont à aucun.

On est étonné, quand on examine le langage courant de notre peuple, de le voir si largement envahi par la pensée chrétienne. Il n'y a pas jusqu'à la pèlerine sur nos épaules ; ou la coquille de saint Jacques sur notre assiette ou la bête à bon Dieu dans nos jardins, ou le Bernard l'Ermite sur nos plages, ou l'encens que prodiguent les flatteurs, ou la chape de plomb des soucis qui ne dérivent du christianisme.

Quand nous traitons les gens de benêts, de crétins, nous employons, à notre insu sans doute, deux mots strictement théologiques, tout comme celui d'innocent appliqué aux idiots. Le benêt, c'est le *benedictus,* le bénit ; et le crétin c'est bel et bien le *christianus,* le chrétien ; parce que, n'ayant pas l'usage de la raison, ces simples d'esprit ne peuvent pas commettre de péchés ni échapper à Dieu qui les a pris et adoptés à leur baptême. Ils ont la garantie absolue d'entrer dans la gloire du ciel et de ne jamais déplaire au Maître souverain. La voilà bien, cette splendide douceur chrétienne qui s'en va revêtir d'une noblesse inconnue ces déchets d'humanité, ces délirants, ces fous que la brutalité totalitaire envoyait sans rémission aux chambres d'asphyxie. Oui, elle a trouvé une bénédiction divine et presque un privilège enviable jusque dans ces suprêmes disgrâces et elle a regardé ces déments eux-mêmes avec respect, avec tendresse, comme des choses saintes.

La sagesse populaire saura restreindre l'engouement forcené qui jetait le peuple croyant sur les routes des pèlerinages. Il y avait sans doute pas mal de vagabondage dans ce pieux nomadisme. Aussi le vieux proverbe assure que dans les meilleurs pèlerinages on consomme plus de vin que de cire ; et un autre proverbe ajoute :

> Jamais cheval ou méchant homme
> n'amenda pour être allé à Rome.

Il en faudrait mentionner bien d'autres : adages, dictons, expressions. Nous n'avons rien dit des semeurs de zizanie, ni de l'ivraie mêlée au bon grain, ni des vendeurs du temple, ni des cavaliers de l'apocalypse, ni des trompettes du jugement dernier, ni de celles de Jéricho, ni de l'abomination de la désolation, ni de la bonne fille qui est d'âge canonique, ni des fils de la Vierge, ni de ces passereaux fripons qui sont de petits moines, des moineaux, à cause de leur plumage gris-brun ; ni de ces autres qui sont des béguinettes ; ni de cette terrible maladie qui est le *miserere* ; ni de la fille très laide qui est la fiancée du diable ; ni de ce menteur effronté qui jure sur **sa part de paradis, ni du jésuitisme, ni du labeur de bénédictin, ni des**

escobarderies, ni des émules du P. Loriquet, ni de ce qui est l'histoire contemporaine.

Il nous faut cependant, avant de conclure, citer encore une de ces expressions robustes et pittoresques, à la fois pleines de noblesse et d'imprévu qu'entre mille autres conserve comme dans un écrin le vieux parler de nos gens. Quand un chemineau en guenilles s'en va ancêtres préféraient dire de cet homme qui n'a rien entre ses pieds nus. C'est exact, mais plat et prosaïque comme toute exactitude. Nos ancêtres préféraient dire de cet homme qui n'a rien entre ses pieds et le sol, qu'il « marchait sur la chrétienté ». Beau mot magnifique. La chrétienté ce n'est pas seulement un ensemble de dogmes qu'il faut croire, ni de préceptes qu'il faut observer. Ce n'est pas même l'ensemble des hommes qui croient et qui pratiquent. La chrétienté c'est la terre elle-même ; toute cette poussière qui est devenue à la fois la demeure et le patrimoine de Dieu. Quel paysan inconnu a regardé pour la première fois, dans cette optique inattendue, la terre des hommes? Quel laboureur, quelle campagnarde obscure a inventé ce mot de splendeur, que tous ont repris ensuite parce qu'il exprimait leur pensée profonde et toute la vision de leur foi? Regardez-le ce mendiant en haillons, qui disparaît là-bas à l'horizon du vieux pays gaulois. Il s'en va le long des routes séculaires ou par les sentiers des villages ; il s'en va sur ses pieds sans souliers, sans sabots. Il est grand et beau comme une légende : il marche sur la chrétienté, sur la chrétienté que Charles Martel enleva aux musulmans, que Charlemagne a défendue « en tendant son gant à saint Michel »

...et de sa main l'ange Michel l'a pris,

sur le vieux sol constellé de maisons de prière ; cultivé depuis des siècles par le labeur patient des hommes et qui chaque été a fourni la moisson. Ce n'est pas une « terre brehaigne » ; ni une forêt sauvage ; ni une savane inculte ; ni un désert sans vie. L'homme et Dieu, le Christ et ses fidèles y ont travaillé ensemble ; ils en ont fait la terre de chrétienté : ce qu'il y a de meilleur au monde.

Il faut conclure, si tant est qu'une promenade à travers le langage puisse ou doive aboutir à des conclusions.

De l'ensemble de ces dictons un caractère se dégage. On entrevoit les lignes d'une figure. On peut reconnaître quelques traits assez intéressants, assez originaux pour être soulignés. Nous essaierons de les indiquer.

Le peuple chrétien apparaît comme très humain. Jusque dans ses rapports avec Dieu il s'entend à ne pas perdre l'équilibre. Ce Dieu n'est pas pour lui « l'axiome éternel » de certains philosophes ; ni seulement le « premier moteur » ; ni même la Toute-Puissance devant laquelle on se courbe sans oser rien dire. C'est bien une personne, et que l'Incarnation a faite proche de nous. Dans la crèche de

Noël c'était bien l'Acte Pur, qui vagissait emmailloté de langes, mais les bergers et les paysans y voyaient avec beaucoup de raison un enfant semblable à tous les fils des hommes. Le jansénisme ne nous a fourni que quelques dictons pleins de fiel ; de vrais lardons de controverse, envoyés à la tête des jésuites ou du roi de France. La piété catholique a traité Dieu lui-même avec une parfaite familiarité. Elle est de plain-pied avec lui, comme dans l'Evangile « Dieu ne nous fit oncques pour nous oublier » et « Dieu ne veut pas plus qu'on ne peut » et il « donne le froid selon la robe », ménageant le vent à la brebis tondue.

Ces bons chrétiens avaient au baptême, par la bouche de leurs parrains et marraines (car on les admettait en troupe alors), renoncé aux pompes de Satan et du monde. Les pompes de la terre, ce n'était peut-être pas très nettement défini. En quoi consistaient ces fameuses pompes? Même aujourd'hui nous sommes embarrassés pour les expliquer. Mais enfin, de toute manière, puisque l'Eglise le voulait, le baptisé renonçait aux pompes de la terre. Et il escomptait que, par un juste retour, Dieu renoncerait bien aussi aux pompes célestes. On n'allait pas, de part et d'autre, se rencontrer comme des puissances, mais comme des amis : « Faites loyauté et Dieu vous la fera », ou encore « Laissez faire à Dieu qui est homme d'âge » et « à chacun Dieu fera droiture » et « Bon est le Dieu qui partout aide ».

Soucieux de garder l'équilibre jusque dans sa religion, de ne jamais perdre le contact avec le réel, le peuple chrétien ne croit pas que le sourire soit une irrévérence. Seuls les sots et les fanatiques — qui sont toujours un peu sots — s'imaginent que pour être sérieux, il faut s'abstenir de plaisanter ; que la moquerie légère est une forme de mépris et que la fidélité exclut le badinage. Le peuple chrétien n'a jamais pu admettre cette idée saugrenue que le Rédempteur, qui vient délivrer tous les hommes, ait voulu faire de la religion un esclavage. Pour lui elle doit avant tout être une fête. Il sait que l'on peut être fidèle sans servilité, respectueux sans bassesse, et même héroïque sans ostentation. Il ne confond pas la croyance avec la stupidité. Ferveur et fureur ne sont pas pour lui synonymes. Jusque dans le sanctuaire il trouvera des choses un peu drôles et il osera le dire. Jusque dans ses chefs, il découvrira des faiblesses comiques et il ne les cachera pas. Il n'a jamais pensé que l'autorité devait être fondée sur des mensonges, et il répète « qu'un chien regarde bien un évêque » ; que « les plus grands clercs ne sont pas les plus fins » ; qu'« il n'est si petit saint qui ne veuille avoir son offrande » ; que « de jeunes angelots on fait de vieux diablots ». Le contact avec le réel n'a pas conseillé au peuple le scepticisme, qui n'est qu'une attitude de lettré ; mais il lui a gardé le goût des nuances. Le réel est brutal, sans doute, mais il n'est pas fanatique. Ce n'est pas lui qui « met tous les anges d'un côté et tous les diables de l'autre » ; toutes

les infortunes à droite et tous les bonheurs à gauche. « Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme », c'est-à-dire que le guignon se relâche quelquefois.

Tout cela c'est droiture foncière et respect de la vérité.

Parce qu'il est chrétien, ce peuple est humain, et donc ennemi de toutes les outrances. Quand, pour décrire d'un mot la solennité creuse d'un faux maître, il se borne à dire qu'un tel « pontifie », il ne veut nullement ridiculiser le vrai pontife, mais seulement sa caricature, et il rappelle la loi essentielle qui commande à chacun de rester à sa place. Quand, en présence d'un effort exagéré ou d'une prétention utopique, il se contente d'observer qu'on ne peut aller au delà du Paradis, il ne se moque pas du tout du Royaume céleste ; mais il souligne sans méchanceté l'existence de limites absolues et la loi suprême des proportions ; tout comme quand il ajoute qu'il ne faut pas être plus catholique que le pape ; ni apprendre le *Pater* au curé ; ni donner des leçons de latin à l'évêque. Il ne croit pas facilement aux promesses sonores ni à la générosité universelle, ni aux effets magiques des lois, ni aux moissons qu'on n'a pas semées, ni à la solidité des fortunes hâtives, ni aux vertus sans défauts. « Si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes prises » ; mais le ciel ne tombera pas. Les livres sont très beaux et les docteurs très savants, mais

Les ans ont beaucoup plus vu
Que les livres n'en ont connu.

Ecraser le fidèle sous des menaces et des préceptes nouveaux parce qu'il ne fait pas assez de cas des préceptes et des reproches anciens, c'est aggraver la rébellion ou l'indifférence, car celles-ci sont comme l'ail et « plus on pile l'ail plus il sent mauvais ». — Il faut éduquer rudement la jeunesse :

Les enfants et les galères
se conduisent par l'arrière,

mais cette éducation n'est pas le dernier mot de la pédagogie chrétienne, car, « on n'obtient guère d'un homme ce qu'il ne veut pas faire », et c'est le « faire vouloir faire plus que le vouloir faire faire » qui est le secret du vrai commandement.

Ce peuple, formé depuis des siècles dans la grande et simple pensée catholique, croit à la valeur de l'individu, à sa valeur intime, unique et cachée. Il sait bien que les hiérarchies terrestres ne sont pas définitives et que le classement final réserve des surprises. Il accepte l'inégalité des droits, puisqu'il y a des différences de fonctions. Il ne cesse pas de reprocher aux femmes leurs « usurpations ». Rien de moins féministe que ce folklore littéraire. Mais il proclame surtout, moins comme une revanche que comme un fait, l'inégalité des mérites. C'est lui, le même peuple, qui, au-dessus du portail d'entrée des cathédrales, a sculpté ces formidables jugements derniers, où nous voyons dans la gueule du diable : des rois avec leur couron-

ne, des moines avec leur tonsure ; des évêques avec leur mitre et même des papes avec leur tiare. Les processions avec l'évêque et tout le clergé passaient sous ces terribles avertissements, compris par tous, admis par tous. Et dans le langage de la foule la même leçon était reprise sous mille formes à la fois différentes et identiques. C'était la perpétuelle histoire des riches et des pauvres, des puissants et des faibles, qui se présentent à la porte du Paradis et que le vieux porte-clefs traite, non d'après leur rang mais d'après leur vertu, non d'après leurs titres mais d'après leur valeur. Il n'avait pas besoin, ce bon peuple, qu'on lui réfutât scientifiquement les absurdités du racisme. On était tous enfants de Dieu et fils d'Adam ; tous les chrétiens avaient été baptisés dans la même eau ; la mère de Dieu était une villageoise. Le racisme ! Mais parmi les trois rois mages, ce bon peuple avait placé un beau nègre avec des boucles d'oreilles en or et un nez plat et il en avait même fait son favori.

En écoutant parler, dans ses dictons, ses adages, ses proverbes, ses expressions imagées, le peuple chrétien anonyme, le peuple des tâcherons laborieux, des femmes courageuses, des campagnards honnêtes, des artisans consciencieux, on lui donne raison quand il affirme sans broncher :

Qui est aimé du *populus*
Il est aimé du *Dominus,*

ou qu'il dit de façon plus sententieuse : la voix du peuple est la voix de Dieu.

Même la satire qu'il entremêle à ses propos, cette façon de ne pas s'en laisser imposer mais de fonder la discipline sur la vérité des choses plus que sur le prestige des gens, tout cela reste étonnamment sympathique.

Les pasteurs ont, pendant des siècles, estimé que les brebis avaient tout à apprendre d'eux. Ne pourrait-on pas ajouter pour être complet que les brebis ont parfois quelque chose à apprendre à leurs pasteurs?

Pierre CHARLES, S. I.